not realised. The traditional model of human consciousness, rational soul with erected wit and infected will, not hegemonic, not an actor but an instrument in the drama of damnation.

For all these reservations, there are many interesting and enriching perceptions in this study, beginning with analysis of Satan's "calumnious art of counterfeited truth". Especially useful are the survey of the nature of pre-lapsarian language and its post-lapsarian future (88–89), human language after the Fall (90–100), the Son's response to Adam (100–116), and the whole chapter on *Paradise Regained*. Leonard Mustazza focuses our attention on a topic of undoubted importance to readers of Milton and he guides us through text and critical discourse with an interesting and often valuable commentary.

DEREK N. C. WOOD, *St. Francis Xavier University*

Gisèle Mathieu-Castellani. *Agrippa d'Aubigné. Le corps de Jézabel*. Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

Peu de critiques étaient aussi bien placés que Gisèle Mathieu-Castellani pour éclairer les coulisses de ce théâtre de la cruauté qu'est l'oeuvre d'Agrippa d'Aubigné, pour faire sortir de leur nuit les fantômes, et quels fantômes, qui ont peuplé l'imaginaire de cet écrivain au tempérament "igné". En effet, Gisèle Mathieu-Castellani est une spécialiste de la littérature baroque et on lui doit des études toujours pénétrantes sur Agrippa d'Aubigné. Ce petit ouvrage appartient à la collection "Le Texte Rêve," dont l'objet est de remonter au coeur même des oeuvres, de lever le voile sur l'inconscient des auteurs grâce à une lecture attentive au dit et au non-dit.

Nous avons la chance de posséder le "roman familial" d'Agrippa d'Aubigné. Celui-ci, en effet, a écrit *Sa vie à ses enfants*, qu'il a dédiée à ses trois enfants légitimes. Gisèle Mathieu-Castellani fait judicieusement remarquer que l'aîné des enfants avait été renié et que la fille, Marie, était déjà morte depuis quelques années quand ce testament-confession fut rédigé. Par contre, le fils naturel, son héritier spirituel, Nathan, est passé sous silence. Autre aberration, ce récit autobiographique est écrit à la troisième personne du singulier, comme si Agrippa d'Aubigné reniait lui-même sa filiation, comme s'il avait un compte à régler avec ses parents.

Gisèle Mathieu-Castellani voit trois moments décisifs dans la vie d'Agrippa d'Aubigné. Tout d'abord sa naissance. La sortie du ventre maternel fut vécue dans l'imaginaire de l'auteur des *Tragiques* comme une malédiction gravée dans son prénom même, Agrippa, *Aegre partus*. D'une part, il se voit victime, abandonné par sa mère qui mourut en couches; d'autre part, il sait qu'il doit la vie à la décision des docteurs ou du père qui ont choisi de "tuer" la mère pour sauver le fils; le voilà du même coup passé du côté des bourreaux. La dialectique victime/bourreau, accusé/accusateur, et le renversement des rôles qui a été maintes fois relevé auraient

leur source dans cette naissance traumatique. Dans *L'Hécatombe*, la maîtresse, bourreau du coeur, est accusée par l'amant mal-aimé qui, victime, en appelle à la vengeance des dieux. Dans *Les tragiques*, les martyrs protestants, victimes des mauvais juges, se portent comme témoins et accusateurs devant le tribunal céleste qui condamnera les juges pervers, et les premières victimes deviendront les bienheureux au ciel. Le discours judiciaire chez Agrippa d'Aubigné ne relève pas de la rhétorique seule, mais il est l'expression d'une nécessité interne: victime d'un contrat qui a été rompu à la naissance, il doit en même temps se justifier.

Sa place dans le monde était d'autant plus précaire qu'il s'est vu expulsé du logis maternel par sa belle-mère. Victime d'une marâtre, Agrippa a toujours eu la nostalgie du sein maternel dont il a été sevré. Gisèle Mathieu-Castellani attribue d'une façon convaincante à ce double sentiment la double figure obsédante de la mère dans *Les tragiques*. Nous trouvons, en effet, la mauvaise mère, la mère castratrice, prête à dévorer ses enfants, et qui par le juste retour des choses sera dévorée par les chiens comme Jézabel. Catherine de médicis vue comme l'incarnation contemporaine de la marâtre. Mais à côté de ce monstre, on trouve aussi l'image attentrissante de la mère nourricière qui malheureusement par la faute du mauvais fils, Caïn ou Esau, voit son lait tarir.

Dans le récit autobiographique, l'auteur de cette remarquable étude relève une deuxième scène qui colorera la vie amoureuse d'Agrippa d'Aubigné. C'est une scène d'hallucination auditive et visuelle que vécut le petit Agrippa, âgé alors de six ans. Il entendit et vit s'approcher de son lit une femme blanche qui disparut après lui avoir donné un baiser de glace: blancheur et froideur marqueront à jamais l'érotisme de l'auteur du *Printemps*. C'était inscrit dans son destin qu'il aimât une déesse chaste, et que sa maîtresse eût pour nom Diane ne faisait que confirmer cette destinée. Dans *Le printemps*, Diane apparaît aussi sous les traits plus effrayants de Diane-Lune et de Diane-Hécate. A cette dernière, il apporte en sacrifice ses cent sonnets, son *Hécatombe*, sacrifice destiné à apaiser la cruelle déesse. Gisèle Mathieu-Castellani fait remarquer que le sacrifice qui s'inscrit dans la structure de l'échange est "l'une des modalités, la plus dramatique, la plus efficace, du contrat qui lie deux parties". Elle avait déjà montré plus tôt ce thème d'*ob-ligation*, qui parcourt toute l'oeuvre d'Agrippa dans un article, "Le contrat et le sacrifice dans la poétique d'Aubigné" (*Renaissance et Réforme*, février 1987).

Enfin le troisième tableau qui scellera à jamais le devenir d'Agrippa d'Aubigné: devant le château d'Amboise, le serment arraché sous menace de malédiction de venger les suppliciés d'Amboise. Le fils est donc *lié* par un contrat pervers à répondre à la violence par la violence. Rien d'étonnant donc que l'écriture d'Agrippa d'Aubigné, même dans son canzoniere, soit sous le signe de la violence.

Ce petit livre nous mène au coeur même du mystère de l'écriture d'Agrippa d'Aubigné. En mettant en évidence les thèmes récurrents de contrat et de sacrifice, ainsi que les images obsédantes du sein maternel, Mathieu-Castellani montre la cohérence et la polysémie d'une écriture de haine et d'amour qui met en scène Eros

et Thanatos. Ce livre est une invitation à lire ou à relire d'Aubigné; à cause de sa pénétration et de sa richesse, aucun lecteur sérieux du poète ne pourra s'en passer.

SIMONE MASER, *Université d'Ottawa*

J. H. Elliott. *The Count Duke of Olivares: The Statesman in an Age of Decline*. New Haven and London: Yale University Press, 1986. Pp. xxviii, 733.

In 1621 the Count-Duke of Olivares emerged as the dominant figure in the Spanish court and government upon the accession of Philip IV (1621–1665) to the throne. As the royal favourite (*valido*) of the young king, Olivares acquired power intent upon introducing fiscal, administrative and political reform into a creaking imperial structure beset by a multitude of problems at home and abroad. The optimism generated in the early years of his rule had long since vanished by 1643 when Olivares was driven from power as the monarchy staggered under the burden of military defeat at the hands of the French and the Dutch, revolts within the monarchy in Catalonia and Portugal, and the crushing weight of taxation.

J. H. Elliott has written an exhaustive account of how this intelligent and extraordinarily hard-working figure came undone, his great foreign and domestic projects brought to ruin. The author pays due attention to the economic and political obstacles in the way of anyone exercising effective power over the Spanish monarchy during the seventeenth century. And he addresses with admirable clarity the complex diplomatic history of the times with particular attention being devoted to the monarchy's relations with the Dutch, the French and the Austrian Hapsburgs. Yet when all is said and done, this is the story of a personal failure of enormous and heroic proportions. It is a story of elaborate foreign policy schemes designed to preserve the hegemony of both Spanish and Austrian Hapsburgs before threats from the Dutch, the French and the Protestant princes of central Europe. It is also a tale of fundamental miscalculations, such as the refusal to come to terms with the Dutch in the late 1620s, and the decision to commit Spain militarily in the struggle over the Mantuan succession, thereby bringing about a French intervention that would bring disaster in its wake. At home, Olivares, beset by a perpetual financial crisis produced by Spanish military commitments abroad, misread the deeply held resentments of Portugal and Catalonia at Castilian domination.

Elliott argues that in the end Olivares' inability "to take clean, sharp decisions, without accompanying them with qualifying formulas and subsidiary purposes" (p. 587) frustrated his elaborately conceived plans and strategies. Olivares appears, indeed, as a tragic figure who worked ceaselessly at his desk on the king's business, who saw Spain called to fulfill its glorious imperial destiny in Europe on behalf of itself and catholicism, and who bore the disasters that rained down upon the realm beginning in the mid-1630s with stoic resignation. This is a story well and objectively told. At its end, the reader instinctively feels sympathy for the man who